
DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES PROMOTIONS LE 22 MARS 1839, PAR A. L. VAN BIERVLIET, PROFESSEUR ORDINAIRE ET DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, APRÈS LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ POUR LE REPOS DE L'ÂME DE M. CHARLES-JOSEPH WINDISCHMANN, PROF. ORD. D'ANATOMIE.

Messieurs ,

Une voix éloquente vient de vous faire connaître les vertus sociales et religieuses de l'homme que nous pleurons. En vous montrant toute l'excellence des qualités qui ornaient M^r le professeur Windischmann, elle a remué le fond de vos âmes , mais elle n'a fait qu'augmenter le regret que vous éprouvez de l'avoir perdu pour jamais. Messieurs, tel est aussi le triste devoir que je suis chargé de remplir en ce moment. Je pourrai bien vous montrer combien était brillante la position qu'il s'était faite dans la république des lettres, mais tout cela ne servira qu'à augmenter notre douleur commune! Et cependant qui de vous n'aime à récapituler avec moi les titres qu'avait M. Windischmann à notre estime, comme savant et comme professeur ?

Lorsqu'à d'heureuses dispositions , un sens droit , une conception facile se joignent les occasions les plus favorables pour développer le talent , qui ne sait qu'un semblable concours doit produire les plus beaux résultats , former ces hommes éminens qui , bien jeunes encore , se font , presque en se jouant , un nom justement célèbre ? Or , tels furent les heureux auspices sous lesquels notre collègue se préparait , dès sa jeunesse , à la carrière de l'enseignement.

Monsieur Charles-Joseph Windischmann était fils d'un professeur de l'université de Bonn , homme savant et religieux qui joignit constamment l'étude de la médecine à celle de la philosophie , répondant ainsi par cette heureuse alliance à l'opinion mal fondée de quelques personnes , qui prétendent que les sciences médicales n'offrent pas à un esprit juste et positif des principes assez stables , des dogmes assez précis pour satisfaire sa soif d'apprendre et de connaître.

Cet homme respectable se chargea lui-même de l'éducation de son fils ; il se réserva tout ce que ce devoir a de plus délicat et de plus assujettissant. Sous un tel maître , l'on conçoit combien le jeune Windischmann dut faire de solides progrès , dès que l'âge vint donner le premier éveil à son esprit.

J'aime à me représenter ce professeur respectable , pénétrant quelquefois dans l'avenir , avec cette tendresse paternelle qui ne trompe pas toujours , se figurer dans cet enfant chéri un digne successeur de son nom ; à cette idée s'animer d'une ardeur nou-

velle pour la grande tâche qu'il s'était lui-même imposée. J'aime à me le représenter guidant ce jeune esprit, présidant au développement précoce de cette jeune intelligence, et corrigeant jusqu'à la plus légère faute de raisonnement, avec un soin, une inquiétude qui ne paraîtront ridicules qu'à ceux qui ignorent combien sont fortes et durables les impressions reçues dans le premier âge de la vie et les premières impulsions données au génie naissant.

Jusqu'à l'âge de onze ans le jeune Windischmann avait trouvé dans le sein de sa famille tout ce qui fait le bonheur de cette portion si belle de la vie : soins, tendresse, instruction. Il fit ses humanités au collège royal de Bonn, mais toujours sous les yeux de son respectable père et sans cesser d'habiter la maison paternelle, où il trouva dès-lors des ressources si précieuses pour ses futures études médicales. Je ne pourrais mieux vous les dépeindre qu'en empruntant à un des plus savans médecins de l'Allemagne une esquisse du plan qu'il avait lui-même suivi, dans une semblable circonstance, pour l'éducation de son fils chéri.

« Dès l'âge le plus tendre, dit le célèbre Frank, j'eus soin d'entourer mon fils François d'objets qui pouvaient l'instruire en l'amusant. A l'âge de sept ans et au milieu de ses jeux enfantins, il aimait à se revêtir d'un petit costume d'anatomiste ; exempt de la répugnance qu'inspire ordinairement le squelette ou le corps inanimé, il se plaisait à m'en nommer les principales parties, à les détacher l'une après l'autre avec

une habileté, il est vrai, qui n'égalait pas encore celle que l'on trouve dans un abattoir. Dans un âge, où ceux qui s'occuperont un jour de médecine n'ont encore aucune idée de l'organisation, il savait déjà reconnaître les principaux viscères, expliquer leur structure et préciser leurs usages. C'est en jouant qu'il se familiarisa avec les premiers élémens de physique et de chimie. Je le considérais souvent avec une satisfaction bien légitime, lorsqu'entouré de petits appareils et d'instrumens divers, il croyait n'avoir là que des jouets que notre tendresse avait réunis autour de lui pour l'amuser, il se livrait à toute la joie qu'inspire la possession d'objets jolis et nouveaux, sans s'apercevoir que l'étude était cachée sous les apparences de l'amusement et de la bagatelle. »

Messieurs, ce grand homme était bien persuadé de la vérité de ces mots d'Hippocrate : La vie est si courte, l'art que nous exerçons exige une si longue étude qu'il faut dès sa plus tendre jeunesse en faire l'apprentissage. Il n'y a qu'un mot à changer ici, et ce sera l'histoire du professeur que nous pleurons, lorsqu'il était encore dans l'âge où l'homme semble ne vivre que d'espérance et où le désir d'apprendre est si agréablement stimulé par les douces images qu'on se forme de l'avenir. Fallait-il, hélas, pour dernier trait de ressemblance, que l'un et l'autre de ces enfans chéris périssent à la fleur de l'âge, laissant un nom célèbre, mais des pères inconsolables !

Je ne vous entretiendrai pas, Messieurs, des succès qu'il obtint au collège royal de Bonn ; qu'il me suffise de vous dire qu'ils furent brillans.

Préparé par l'étude de tout ce qui tend à embellir l'esprit et à consolider le jugement, le jeune Windischmann quitta le collège pour suivre les cours universitaires de Bonn. C'est un louable usage établi généralement dans les universités de l'Allemagne de n'admettre aucun élève qui n'ait convenablement subi un examen préparatoire, ou comme on l'appelle plus énergiquement dans ce pays *l'examen de maturité*. A l'époque dont je vous parle, le candidat pouvait à cet effet s'adresser à une commission choisie parmi les premiers professeurs du collège, ou directement à des professeurs de l'université. C'est à la première que s'adressa le jeune Windischmann, quoique devant la trouver la plus inexorable. Il se tira de cette épreuve comme de ses combats littéraires, avec la plus grande distinction. A l'âge de dix-huit ans, sous le rectorat du célèbre Schlegel, il fut inscrit comme élève de l'université de Bonn, où il devait plus tard jouer lui-même un si beau rôle comme professeur. Ce fut la médecine qui fut l'objet de ses préférences. L'exemple paternel, le noble désir de connaître les nombreuses merveilles que recèle le corps humain et cette sensibilité d'âme que nous lui avons tous connue, telles furent les véritables causes de cette prédilection. Et en effet, Messieurs, pensez-vous que cette aménité de caractère, ce besoin d'aimer, ce désir de rendre service, d'aider celui qui souffre, qui formèrent un de ses traits caractéristiques, et qui lui valurent de la part de ses malades ce tendre attachement, que nous avons vu des personnes de haut rang

s'expatrier pour continuer de jouir de ses soins éclairés ; pensez-vous , dis-je , que ces qualités ne dussent pas impérieusement le pousser vers la carrière de la médecine ? Lorsque dans ces momens solennels , où il est question de décider par un choix important du sort de sa vie , ce jeune homme au cœur sensible , à l'âme ardente , lut ces lignes immortelles du Père de la médecine : « Voulez-vous former un élève ? Assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis , un jugement sain , un caractère mêlé de douceur et de fermeté , le goût du travail et du penchant pour les choses honnêtes ? Concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres ? son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité ? Concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité. » Lorsqu'il lut ces lignes , sans doute que la médecine dut lui paraître belle alors et attrayante : sans doute qu'une larme vint mouiller sa paupière et qu'il s'écria : Oui ! je serai Médecin.

L'université de Bonn brillait alors d'un vif éclat. Le célèbre professeur de Berlin , Muller , préludait alors à Bonn à ces travaux admirables qui lui ont conquis plus tard l'admiration du monde savant. Bientôt ce célèbre professeur distingua le jeune Windischmann parmi ses nombreux auditeurs , se l'attacha spécialement et lui inspira pour la science l'enthousiasme qui l'animait lui-même. S'il faut compter comme un mérite au professeur d'avoir deviné le gé-

nie de l'élève, ce n'en est pas un moindre pour celui-ci d'avoir si parfaitement réalisé ce que son début avait permis d'attendre de lui. C'est à cette même époque que les professeurs Walther, Mayer, Nasse, Windischmann père et d'autres encore imprimaient aux études médicales cette heureuse impulsion qui a fait sortir de la faculté de médecine de Bonn des hommes si habiles et si célèbres.

Entouré des moyens d'instruction les plus abondans et les mieux dirigés, le jeune Windischmann travailla durant cinq ans dans cette université, avec une assiduité que rien n'égalait, si ce n'est la facilité avec laquelle il surmontait tous les obstacles. Ses études terminées à Bonn, il se rendit à l'université de Berlin pour y obtenir le titre de docteur. En Allemagne ce titre n'est accordé qu'après de sévères examens ; on y pousse la sévérité jusqu'au scrupule, pendant plusieurs mois on y met la sagacité du candidat sans cesse à l'épreuve au lit même du malade. Le candidat profita de son séjour dans cette ville pour se perfectionner à l'école de professeurs dont la réputation était européenne ; il suffira de nommer Rudolphi pour vous faire comprendre combien ici il trouva de nouveaux moyens pour perfectionner son talent.

Il avait terminé ses études universitaires à Bonn par une savante dissertation inaugurale et des thèses marquées au coin de la bonne philosophie et de l'utilité pratique. Il s'était préparé de longue main à ce dernier devoir académique. Sa dissertation avait

pour objet *la structure intime de l'oreille chez les reptiles*. Ce travail pouvait remplir une véritable lacune dans l'anatomie comparée, mais l'œuvre était ardue. Ce serait se tromper grossièrement que de juger de la structure de l'oreille, par ce qui en paraît au-dehors et fait saillie sur le crâne de l'homme ou de l'animal. Ce n'est là qu'une portion tout-à-fait secondaire, nulle même chez beaucoup d'animaux, dont la structure se devine presque au premier aspect et dont les proportions d'ailleurs sont si considérables qu'elle n'offre à l'anatomiste aucune difficulté spéciale. C'est dans l'étude des parties internes que se rencontrent tous les obstacles ; les proportions en sont si petites, les pièces, si nombreuses et si délicates, que l'on peut assurer hardiment que celui qui tente de les mettre à nu, de les éplucher et d'en déterminer tous les rapports, s'engage dans un vrai dédale dont il ne se dégagera qu'à force d'habitude, de patience et d'habileté, un seul coup de lime ou de ciseau suffisant pour gâter une préparation qui aurait déjà coûté plusieurs jours de travail. La science a confirmé le jugement que je porte sur les difficultés qui accompagnent ces recherches en donnant le nom de labyrinthe à la partie la plus interne de cet appareil acoustique. Telle était la matière sur laquelle s'était exercé depuis longtemps le talent du candidat et qu'il avait courageusement choisie pour sa dissertation inaugurale. Il était donc question pour lui d'aller à la recherche de ces parties fines et délicates qu'on n'examine guère que le microscope à la main. Particules osseuses, rami-

fications vasculaires où la nature organisée paraît avoir atteint les limites des subdivisions, filamens nerveux plus déliés encore, tout devient ici d'une effrayante petitesse. Ajoutez à cela que quelques gouttelettes d'un liquide prêt à s'échapper de toute part est presque le seul moyen dont la nature se soit servie pour maintenir toutes ces particules dans leur situation respective et naturelle. Si vous considérez, Messieurs, que pour faire un travail consciencieux il était question de s'appuyer partout sur des préparations délicates et non équivoques ; qu'il était question de répéter ces investigations minutieuses sur tous les ordres, les familles, les genres de l'importante classe des reptiles, d'en retrouver toutes les modifications et jusqu'à ces nuances délicates dans lesquelles semble se complaire l'étonnante fécondité de la nature, alors, Messieurs, vous aurez une juste idée des difficultés qu'il fallait surmonter dans une semblable entreprise.

Eh bien ce travail fut conduit à sa fin avec un rare bonheur. Je ne vous fatiguerai pas par le récit de tous les témoignages flatteurs que cette grande entreprise valut à son auteur. Qu'il me suffise de vous dire que le célèbre Treviranus, dont l'Allemagne savante pleure encore la mort récente, en faisait un cas particulier. L'impression que cette remarquable production fit sur son esprit fut telle que cet homme, passé depuis longtemps maître de l'art, crut devoir repasser ce que lui-même avait jadis écrit sur l'oreille de quelques reptiles et s'assurer par de

nouvelles préparations s'il avait donné à son premier travail cette correction, cette précision à laquelle il s'était habitué depuis longtemps.

Les savans français n'accueillirent pas moins favorablement cette excellente production. Je la trouve honorablement citée dans un ouvrage récent du célèbre Dugès..., hélas! enlevé aussi trop tôt à la science et à ses nombreux amis. Et ce qui, à mon avis, ne prouve pas moins, c'est qu'il ne serait pas difficile de nommer un auteur d'ailleurs habile, qui paraît avoir profité de cette production en oubliant de citer la source à laquelle il avait puisé.

Parmi les propositions qui accompagnèrent cette mémorable dissertation, j'en remarque une qui est la confirmation d'un précepte qui a été celui des grands maîtres de l'art : « *L'étude de la médecine ne peut être séparée de celle de la bonne philosophie, ce n'est qu'à cette condition que l'expérience perfectionnera cette première science.* »

Dans une autre le candidat soutenait que : « *la douleur n'est pas le signe certain de l'inflammation.* » Il fallait un certain courage et dans un jeune homme, une maturité de jugement peu commune, pour avancer cette proposition dans un temps, où des enthousiastes aveugles d'un système médical décoré assez fastueusement du titre de *médecine physiologique*, soutenaient opiniâtrement que la douleur est le signe infallible de l'inflammation. Le moment de l'enthousiasme est maintenant passé, les esprits se sont calmés et l'on comprend assez généralement

aujourd'hui combien est vraie la proposition dont je vous parle et qui, remarquez le bien, Messieurs, est d'un immense intérêt pratique. Dans une troisième proposition le candidat traitait un sujet d'une haute importance pour l'histoire de la phthisie en soutenant que : *l'inflammation peut produire les tubercules pulmonaires*. J'allais vous montrer le côté scientifique de cette question, mais je me rappelle que c'est la maladie à laquelle succomba jeune encore l'intéressant Windischmann; le courage me manque, et je me hâte de passer sur une proposition au-dessous de laquelle son auteur a pu écrire naguère avec une triste vérité : *Et quorum pars magna fui*.

Messieurs, je viens de vous donner une faible esquisse des travaux qui méritèrent à M^r Windischmann la place de professeur agrégé à l'université de Bonn. La carrière qui s'ouvrait pour son génie était bien belle, il la parcourut avec honneur. Chargé spécialement de la physiologie et de l'anatomie pathologique et comparée, son mérite lui attira bientôt un nombreux auditoire. Il remplit ces importantes fonctions pendant plus de deux ans, avec une supériorité de talent incontestable, mais avec un zèle qui lui devint fatal. C'est que s'animant à son tour de l'enthousiasme qu'il inspirait à ses élèves, ce génie ardent ne sut plus mettre de bornes à son travail, parce qu'il voyait bien, à mesure qu'il s'instruisait à l'école de l'expérience, qu'avec de nouveaux efforts il pouvait se rendre encore plus utile. Jamais le jeune professeur n'était plus solide et plus brillant que

lorsqu'il traitait de ces rapports mystérieux qui existent chez l'homme entre l'âme et son organisation, et qu'il tâchait d'inculquer à ses élèves le dogme sacré de la spiritualité, prouvant par son exemple combien Galien, le prince des physiologistes, avait eu raison de dire, que « *l'étude de la médecine mène à Dieu.* » Je l'ai déjà dit : tant d'efforts lui devinrent funestes, plus d'une fois des hémoptysies le forcèrent d'interrompre ses leçons ; enfin en 1855 il suivit un sage conseil et se retira dans le midi de la France pour y respirer l'air salubre de ce doux climat.

Là il n'enseignait plus de vive voix, mais il n'était pas perdu pour les sciences. Membre de plusieurs sociétés savantes, il sut leur payer son tribut et remplir les devoirs qu'imposent ces titres honorifiques. La rédaction de la Gazette universelle de littérature de Jena se glorifia de le compter parmi ses collaborateurs de la section de médecine. Il concourut avec le célèbre Henle à la rédaction d'une estimable publication littéraire connue en Allemagne sous le nom d'*Annales de Schmidt*. Et lorsqu'on entreprit de publier à Berlin cette vaste encyclopédie médicale, où les premiers talens de l'Allemagne ont déposé le fruit de leur travail, sa plume féconde ne resta pas en défaut. Il en rédigea les intéressans articles : *absorption, vaisseaux absorbans*, et *théorie de l'évolution*.

Le ciel méridional de la France eut une influence salubre sur sa santé. Après une année de séjour, et entièrement rétabli en apparence, il vint parmi nous prendre une large part aux travaux de l'en-

seignement. Notre université conservera encore longtemps le souvenir du savant discours par lequel il ouvrit son cours d'anatomie. Il esquissa à grands traits l'histoire de cette science. Passant successivement en revue cette suite d'hommes célèbres dont les courageux travaux ont contribué au perfectionnement de l'art, il sut inspirer à ceux qui l'écoutaient un désir bien vif de les imiter et tous comprirent à la suite de cette mémorable allocution, que celui qui avait suivi d'époque en époque toutes les découvertes de la science et qui savait si bien montrer comment elles s'étaient faites, tout ce qui les avait préparées, devait être lui-même maître de l'art. Espérons, Messieurs, que le zèle de ses amis recueillera religieusement ce précieux travail, et, en le livrant au public, élèvera au professeur un monument d'autant plus beau et d'autant plus durable que le génie de celui à qui il sera consacré en aura fait presque tous les frais. Et je me trompe fort, ou ces notes diverses que sa main laborieuse aimait à jeter sur le papier, lorsqu'il se reposait dans le silence du cabinet des travaux du professorat, contribueront à embellir le monument que je sollicite l'amitié d'élever au talent modeste qui prenait autant de soin pour se cacher, que d'autres déploient d'empressement et d'intrigues pour se faire valoir.

Messieurs, permettez-moi d'arrêter encore un instant votre attention sur des travaux qui ont pour objet votre propre organisation. Ce n'est pas seulement cette variété presque infinie de forme, de volume,

de consistance, de couleur, ni la multiplicité des connexions qui attachent entre elles les diverses parties du corps, qui méritent l'attention du savant. On y trouve encore autre chose pour intéresser un esprit philosophique. C'est la simplicité des moyens dont la nature s'est servie pour obtenir les résultats les plus variés. C'est une chose vraiment étonnante de voir combien cette mère créatrice a obtenu les effets les plus variés et les plus admirables avec des moyens en apparence si bornés. Et en effet lorsqu'un œil exercé examine successivement plusieurs organes, bientôt il y démêle des tissus qui se répètent dans chacun d'eux, présentent toujours des caractères anatomiques, physiques et même chimiques qui sont constans et qui permettent de les reconnaître partout; puis des modifications qui répondent à la spécialité de chaque organe qu'ils servent à composer. Mais ces parties ont aussi leurs caractères vitaux, une manière d'agir qui leur est propre, un mode spécial d'altérations, c'est-à-dire de maladies; de telle manière, que cette étude bien faite simplifie singulièrement la science de l'homme sain et malade. C'est là une manière encore toute nouvelle d'étudier l'organisation et de la contempler sous un point de vue qui échappa au génie observateur des anciens. Cette étude, je veux dire cette brillante analyse des élémens primitifs de nos organes, que je ne crains pas de proclamer comme l'introduction obligée à l'étude des maladies et comme une des plus belles découvertes dont puisse se vanter le dix-neuvième siècle, a fait les délices des esprits

supérieurs, depuis que Pinel et Bichat ont ouvert cette nouvelle carrière. C'est dans l'étude de cette partie de la philosophie anatomique que semblait aussi se complaire le génie du professeur Windischmann. Plus d'un de mes auditeurs l'a entendu développer avec cette lucidité, qui ajoutait un nouveau charme à la science, les principes de cette philosophie nouvelle, et sans doute il appellera de tous ses vœux la publication de tout ce que ses amis retrouveront parmi ses manuscrits; parce qu'une semblable production, même à côté des travaux des Bichat, des Meckel, des Gordon, des Mascagni, des Bock et des Béclard, présentera des tableaux utiles, des principes d'une heureuse application et mieux en harmonie avec les dernières découvertes.

Notre collègue aimait à étudier encore l'organisation sous un autre point de vue. Il lui paraissait bien piquant de l'épier, de la suivre pas à pas depuis cette époque où la petite masse animée ne présente encore qu'homogénéité et repos jusqu'à celle où une impulsion puissante y a successivement développé des parties si bien prises dans leurs formes, si bien partagées dans leurs propriétés, qu'elles jouent merveilleusement les unes sur les autres et qu'il n'est pas de système de mécanique sorti de la main de l'homme qui s'approche de cette machine vivante qui sait si efficacement se conserver elle-même et obvier à sa propre usure : L'embryogénie en un mot faisait aussi ses délices, et des travaux récents, entrepris avec un de nos plus laborieux collègues, témoignent de ce goût et de la ma-

turité de son talent. Hélas ! c'était là presque une dernière distraction aux souffrances et aux sombres réflexions, dont sa maladie venait augmenter presque chaque jour la somme. En nous quittant pour aller mourir sur une terre étrangère et non loin de son ami Dugès, savez-vous ce qui composait une partie de son bagage ? Un microscope et des scalpels. Il voulait mettre la dernière main à un mémoire sur l'embryogénie des limaces.

Messieurs j'ai tâché de vous dépeindre le mérite scientifique du professeur que nous venons de perdre ; je sens fort bien combien je suis resté au-dessous d'un si beau sujet. Vous savez le reste. Je n'essaierai pas de vous attrister par le tableau de cette longue maladie qui nous l'enleva pour toujours. Maintenant le pieux devoir dont je m'étais chargé au nom de la faculté de médecine est rempli. Je finirai par ces mots bien connus que je voudrais graver sur sa tombe :

Admirez et pleurez, il mourut à trente ans.